HAL
open science

Le savoir encyclopédique face aux nouvelles réalités du XVIe siècle : le thème du tempérament de l'Indien

Christine Orobitg

▶ **To cite this version:**

Christine Orobitg. Le savoir encyclopédique face aux nouvelles réalités du XVIe siècle : le thème du tempérament de l'Indien. Épistémocritique. Revue de littérature et savoirs, 2018, 2018, pp.80-89. hal-01991927

HAL Id: hal-01991927

https://amu.hal.science/hal-01991927v1

Submitted on 25 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le savoir encyclopédique du XVIe et du XVIIe siècle espagnol

face aux nouvelles réalités américaines : le thème du tempérament de l'Indien

Christine OROBITG
Aix-Marseille Université
UMR 7303 (TELEMME)

La conquête de l'Amérique s'accompagne de la découverte de nouvelles réalités, de peuples, d'animaux et de végétaux nouveaux dont la description, l'analyse et l'interprétation s'ajoutent à la somme de savoir traditionnel contenu dans les encyclopédies, miscellanées et autres recueils de *mirabilia.* Si les encyclopédies se définissent comme des textes guidés par la volonté d'inventorier le réel, en se fondant sur un savoir hérité, la question qui se pose est de savoir comment réagissent les textes encyclopédiques lorsque le réel change, sortant des limites du connu.

La nature même du texte encyclopédique, sa visée universelle, sa volonté d'englober l'ensemble des choses, son intérêt particulier pour les phénomènes nouveaux, frappants et merveilleux (les *mirabilia*) expliquent la vocation de ces discours à rendre compte des nouvelles réalités américaines. Mais le caractère éminemment nouveau et inédit de ces réalités entre en collision (du moins, en théorie et en apparence) avec une pratique et un principe-clé de la littérature encyclopédique : la référence aux *auctoritates*, la pratique de la compilation, son positionnement dans une longue tradition textuelle, remontant à l'Antiquité gréco-latine et, de ce fait, clairement inscrite dans l'Ancien Monde.

Comment les textes encyclopédiques décrivent et interprètent ces nouvelles réalités ? Comment s'établit, au sein de ces textes, une dialectique entre l'ancien et le nouveau ? Comment ces discours intègrent-ils ces objets profondément inédits au sein d'un savoir nourri de tradition ? Ces questionnements nous conduisent à nous interroger sur la fabrique du savoir dans ces textes, et sur la dialectique qui s'établit entre les mots et les choses. Notre étude s'attachera à examiner ces problématiques à partir d'un exemple ou cas précis : la caractérisation de l'Indien, et plus précisément, le thème du tempérament de l'Indien. Il importe ici de préciser que nous nous attacherons à la représentation de l'Indien des Indes occidentales et, plus précisément, à l'Indien des possessions coloniales espagnoles, tel qu'il est présenté dans les textes encyclopédiques espagnols qui décrivent ces nouvelles réalités.

À l'orée du XVIe siècle et jusqu'à la moitié du XVIIe siècle, la découverte et la colonisation des nouveaux territoires s'accompagne de la description des peuples nouvellement découverts. Ces textes qui décrivent les nouvelles réalités américaines s'inscrivent pour la plupart dans une visée encyclopédique, puisqu'ils décrivent la géographie, les hommes, la botanique, la zoologie, la géologie, autrement dit, tout ce qui leur semble digne d'intérêt. Les titres de Gonzalo Fernández de Oviedo (*Historia general y natural de las Indias*) et de Fray Martín de Murúa (*Historia general del Perú*) révèlent cette perspective globalisante, le terme *historia* devant ici être interprété au sens aristotélicien, comme une description du monde fidèle à la réalité, par opposition aux légendes de la fiction.

Dans les textes qui décrivent les nouvelles réalités américaines un thème, voire un *topos* revient : celui de l'Indien « mélancolique ». Gonzalo Fernández de Oviedo, qui publie en 1535 son *Historia general y natural de las Indias,* qualifie les Indiens de l'île d'Hispaniola de « melancólicos, e cobardes[1] » ; en 1570, Fray Diego Durán attribue aux Indiens une « complexión triste y melancólica y terrestre[2] », et Fray Martín de Murúa, affirme dans son *Historia general del Perú* (1613) que les Indiens sont « tristes, melancólicos, cobardes[3] ». Plus généralement, médecins et philosophes attribuent aux peuples à la peau foncée, vivant sous des latitudes tropicales, un tempérament mélancolique (la surabondance de bile noire se traduisant d'ailleurs, dans le portrait codifié de quatre tempéraments, par un teint basané). Ainsi, Jean Bodin affirme dans le *Cinquième Livre* de la *Républiqu*e la nature mélancolique des peuples du Sud (« ceux qui sont aux extremitez des Poles sont pituiteux, et le Meridional melancholique[4] »). Saturne, astre de la mélancolie, règne donc sur les régions méridionales :

> donnant la plus haute planette, qui est Saturne, à la region Meridionale, Jupiter à la moyenne, Mars a la partie Septentrionale [...]; au peuple Meridional la contemplation et en outre l'inclination Venerienne [...]. La partie dextre, qui est la plus robuste et masculine [...], monstre evidemment la proprieté du peuple Septentrional sanguin et belliqueux : la senestre, qui est la partie feminine, ainsi appellee par les Philosophes la plus foible, ayant la rate et l'humeur melancholique, monstre assez la qualité du peuple Meridional[5].

Il est cependant remarquable que les diverses études consacrées à la conquête de l'Amérique et, surtout, à l'imaginaire qui accompagne la conquête et la colonisation, n'évoquent pas ces représentations. Les ouvrages de José Luis Abellán, Hugh Honour, Tzvetan Todorov, Carmen Bravo-Villasante, Stephen Greenblatt, Thomas Gomez, Eviatar Zerubavel Karl W. Butzer et Carmen Gomez-Galiste[6] pour ne citer que quelques-unes des publications les plus représentatives consacrées à ces questions, n'évoquent pas le thème, pourtant relativement récurrent, de l'Indien mélancolique.

Que suppose d'attribuer à l'Indien un tempérament mélancolique ? Quelles sont les implications de ces discours et de ces représentations ? Enfin, que nous révèlent-ils sur ces textes, sur leurs stratégies d'acquisition et de construction du savoir ?

---

[1] FERNÁNDEZ DE OVIEDO G., *Historia general y natural de las Indias* éd. de J. Pérez de Tudela, Madrid, Atlas (BAE n°117-121), 1959, p. 67. Trad. : « mélancoliques et couards ».

[2] DURÁN D., *Libro de los ritos y ceremonias en las fiestas de los dioses y celebración de ellas*, dans *Historia de las Indias de Nueva España e islas de la Tierra Firme*, éd. A. Garibay, Mexico, Porrúa, 1984, t. I, p. 5. Trad. : « une complexion triste, mélancolique et terrestre ».

[3] MARTÍN de MURÚA FR., *Historia general del Perú*, éd M. Ballesteros, Madrid, Historia 16, 1987, p. 351. Trad. : « tristes, mélancoliques et couards ».

[4] BODIN J., *Les Six livres de la République,* Paris, Fayard, 1986, vol. 5, p. 27.

[5] *Ibid.*, p. 43.

[6] ABELLAN J. L., *La idea de América : Origen y evolución*, Madrid, Istmo, 1972 ; HONOUR H., *The New Golden Land : European Images of America from the Discoveries to the Present Time*, New York, Pantheon, 1975), TODOROV T., *La Conquête de l'Amérique : La Question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982 ; BRAVO-VILLASANTE C., *La maravilla de América : los cronistas de Indias*, Madrid, Cultura Hispánica, 1985 ; GREENBLATT S., *Marvelous Possessions : The Wonder of the New World,* Chicago, Chicago University Press, 1991 ; GÓMEZ T., *L'Invention de l'Amérique. Rêves et réalités de la conquête*, Paris, Aubier, 1992 ; ZERABAVEL E., *Terra Cognita : The Mental Discovery of America*¸ New Brunswick, Rutgers University Press, 1992; BUTZER K. W., « From Columbus to Acosta : Science, Geography and the New World », *Annals of the Association of American Geographers,* 82, 3, 1992, p. 543-565 ; GOMEZ-GALISTEO C., *Early visions and representations of America*, Londres-New York, Bloomsbury, 2013.

L'inscription de l'Indien dans la théorie humorale

La vision de l'Autre, en l'occurrence de l'Indien, est inscrite dans le cadre d'un savoir traditionnel plus large : celui de la théorie humorale héritée d'Hippocrate et de Galien, largement glosée et commentée par les médecins du Moyen Âge, du XVIe et du XVIIe siècle.

D'origine médicale, la théorie humorale classe la diversité humaine en quatre tempéraments, définis par leur humeur dominante (sang, cholère, mélancolie, phlegme). Ces quatre tempéraments (ou complexions) sont reliés aux quatre éléments (air, eau, feu, terre)[7], aux quatre saisons et aux quatre âges de la vie. Cette théorie, qui permet d'établir un lien explicatif (souvent fondé sur l'analogie) entre l'intérieur et l'extérieur du corps, apparaît comme un concept très efficient pour expliquer le désordre du monde, ainsi réduit à un ordre quaternaire, cohérent, rassurant et satisfaisant pour la pensée. La théorie humorale est d'ailleurs étendue aux domaines de l'alimentation, de la géographie, de l'astrologie, de la botanique, de la zoologie : il y a des aliments mélancoliques, des plantes, des minéraux, des animaux mélancoliques et, comme nous allons le voir, des peuples mélancoliques.

Le thème de l'Indien mélancolique s'inscrit également dans une autre tradition, d'origine médicale elle aussi, selon laquelle le climat, la géographie et plus largement l'environnement déterminent le tempérament humain. Formulée par Hippocrate dans le *De aere, aquis et locis*, cette idée sera reprise par Galien, dans le *Quod animi mores,* inclus dans le chapitre IX de ses *Opera Omnia*, publiées à Lyon en 1550 :

> Quis enim non cernit, omnes homines sub Septentrionibus degentes, corpore et animo prorsus contrarie affectos iis, qui torridam prope habitant zonam? Aut quis nescit, qui inter hos medii regionem bene temperatam colunt et corpore esse et moribus animi et ingenii felicitate et prudentia illis hominibus praestentiores[8].

Jean Bodin reprendra cette idée dans le *Cinquième Livre* de la *République*, où la diversité des nations est expliquée par la géographie et le climat[9]. Ce sont ces concepts venus de la médecine antique, filtrés et commentés par la médecine médiévale, et largement répandus au XVIe siècle et au XVIIe siècle, qui vont être appliqués à l'Indien.

Tout cela révèle un certain nombre d'éléments quant aux stratégies de construction du savoir. En premier lieu, ces textes illustrent une volonté de systématiser, de soumettre l'ensemble du monde et la diversité du réel à un ordre unique : la structure quaternaire imposée par la théorie des quatre humeurs et des quatre éléments. En second lieu, l'Indien est intégré dans la philosophie des quatre humeurs et dans l'échelle des tempéraments en vigueur à l'époque : l'Autre est vu à travers le prisme du familier et à travers les catégories de savoir dominantes.

---

[7]Voir par exemple : LEÓN A. de, *Libro Primero de Anathomia*, Baeza, Iuan Baptista de Montoya, 1590, fol. 70v°-71r° : « Los Quatro humores son Sangre, Colera, Melancolia y Flema. Al fuego corresponde la Colera que es caliente y seca : a el ayre corresponde la Sangre, que es caliente y humida o templada, […]. Al agua corresponde la flema por fria y humida : a la Tierra corresponde la melancolia, la qual es fria y seca. » (« les Quatre humeurs sont le Sang, la Cholère, la Mélancolie et le Phlegme. La Cholère, qui est chaude et sèche correspond au feu ; le Sang, qui est chaud et humide, ou tempéré, correspond à l'air […] ; le phlegme, qui est froid et humide correspond à l'eau ; la mélancolie, qui est froide et sèche correspond à la Terre »).

[8] GALIEN, *Quod animi mores*, dans *Opera Omnia,* Lyon, 1550, I, col. 10003 D (« Qui ne voit que les hommes vivant sous des latitudes septentrionales ont des dispositions physiques et mentales tout à fait contraires à ceux qui habitent plus près de la zone torride ? Et qui ne sait que ceux qui habitent dans les régions médianes et bien tempérées excellent, bien plus que les précédents, par leurs aptitudes physiques et morales, aussi bien que par leurs capacités intellectuelles et par leur prudence ? »). Cité par Guillermo Serés, dans son éd. de HUARTE DE SAN JUAN J., *Examen de ingenios*, Madrid, Cátedra, 1989, p. 414, n. 57.

[9] BODIN J., *Les Six Livres de la République,* éd. cit., vol. 5, p. 27.

Tous ces textes montrent la mise en œuvre d'une stratégie de déplacement de catégories et de représentations de l'Ancien Monde vers le Nouveau Monde, qui nous informe sur le processus de construction du savoir : ces textes effectuent une progression du connu vers l'inconnu. L'inconnu est appréhendé à travers le familier. Les réalités nouvelles sont nommées au moyen de mots anciens, et le nouveau est intégré dans une taxinomie ancienne.

Ces catégories (les quatre tempéraments et, plus précisément, la description codifiée du tempérament mélancolique) sont d'ailleurs posées comme universelles et ces textes s'inscrivent clairement dans une visée universalisante, un esprit de système qui les conduit à relier l'ethnographie au savoir médical sur les tempéraments. Il n'y a donc pas tant ouverture au monde (en l'occurrence, au Nouveau Monde) que volonté de faire entrer ce monde nouveau dans les catégories de savoir de l'Ancien Monde.

Ces discours révèlent également l'intérêt, la rentabilité même, de la notion de tempérament pour expliquer les phénomènes du monde : la complexion explique à la fois le corps et l'esprit, le physique et le psychologique. Et le portrait du tempérament mélancolique, que ce soit chez Alfonso Martínez de Toledo, chez Giambattista Della Porta, chez Fadrique Furió Ceriol ou encore chez Jerónimo Cortés[10] (pour ne citer que quelques exemples) allie les traits du corps (teint brun, corps sec) à ceux de l'esprit (superstition, caractère craintif, paresse, avarice et vilenie).

Enfin, l'attribution de la mélancolie à l'Indien révèle le poids de l'analogie dans le discours de savoir. Pour ces auteurs, la chaleur du climat est pensée par analogie avec la chaleur du feu. Le climat chaud engendre chez les indigènes un teint foncé, et une prédominance d'humeurs noires et brûlées. Fondée, elle aussi, sur le déplacement (une représentation, une image est déplacée dans un autre contexte) l'analogie n'est pas une simple technique littéraire : elle est conçue et employée comme un mode de découverte du savoir.

Les représentations de l'Indien mélancolique

L'Indien « cannibale » et caniculaire

Un premier ensemble de représentations associe l'Indien « cannibale » à la mélancolie. Né sous des climats brûlants, l'Indien cannibale est associé à la Canicule, représentation étroitement liée à la bile noire (on se reportera à l'étude de Philippe Walter sur les représentations de la Canicule et de la folie caniculaire, et leur opérativité dans *Yvain* ou le chevalier au lion de Chrétien de Troie[11]) et au chien, animal mélancolique (sur ce point, on peut se référer à l'ouvrage de Panofsky, Saxl et Klibansky)[12].

Le mot *cannibale* trouve en effet son origine chez Colomb. Le mot « *Caniba* » ou « *Cariba* » nomme les Indiens « Caribes » (des Caraïbes) mais les hommes du XVIe siècle (et Colomb lui-même) l'associent plus ou moins ouvertement à *Canis* (*Can* en espagnol), à la Canicule et à la fureur caniculaire, un état d'aliénation furieuse causé par une extrême chaleur et qui est parfois assimilé à la rage (elle-même considérée comme une maladie mélancolique). Plus largement, ces représentations associent les Indiens aux Cynocéphales ou hommes à tête

[10] MARTÍNEZ DE TOLEDO A., *El Corbacho,* éd. de Mario Penna, Turin, Rosenberg & Sellier, s.d., p. 138. DELLA PORTA G., *La Physionomie humaine de Iean Baptiste Porta neapolitain*, trad. du Sieur Rault, Rouen, Iean et David Berthelin, 1655, p. 25. FURIÓ CERIOL F., *El Concejo y consejeros del príncipe*, BAE, tome XXXVI (*Curiosidades Bibliográficas*), Madrid, Atlas, 1950, p. 332-333. CORTÉS J., *Phisonomia y varios secretos de naturaleza*, Barcelona, Sebastián de Cormellas, 1645, fol. 1v°- 2r°.

[11] WALTER PH., *Canicule. Essai de mythologie sur Yvain de Chrétien de Troyes*, Paris, Sedes, 1988.

[12] KLIBANSKY R., PANOFSKY E., et SAXL F., *Saturne et la mélancolie. Études historiques et philosophiques : nature, religion, médecine et art*, trad. par Fabienne Durand–Bogaert et Louis Évrard, Paris, Gallimard, 1989, p. 499-500.

de chien, hérités des anciennes descriptions du monde élaborées par Strabon ou Hérodote. Christophe Colomb écrit en effet dans son *Diario del primer viaje* (*Journal du Premier voyage*) daté du 4 novembre 1492 :

> Entendió también que lejos de allí había hombres de un ojo y otros con hocicos de perros que comían a los hombres, y que en tomando uno lo degollaban y le bebían la sangre y le cortaban su natura[13].

Le même journal de bord, daté du 11 décembre 1492, associe les « Indiens cannibales » et le « Gran Can » (le Grand Khan ou Grand Chien) :

> Porque todas estas islas viven con gran miedo de los de Caniba […], que Caniba no es otra cosa sino la gente del Gran Can, debe ser aquí muy vecino ; y tendrán navíos y vendrán a cautivarlos, y como no vuelven, creen que se los han comido[14].

Toutes ces représentations associent puissamment l'Indien à la mélancolie, et ce à travers divers réseaux d'images et divers vecteurs de signification : le chien (*canis*), associé au « cannibale » et animal mélancolique (un chien est d'ailleurs représenté aux pieds de la *Melancholia* de Dürer) ; Saturne, relié au cannibalisme parce qu'il dévore ses enfants ; enfin, la canicule et la folie caniculaire, associées à la rage (décrite comme une maladie mélancolique par les médecins) et à une bile noire chaude et brûlée (appelée *cholera adusta, atrabilis* ou encore *melancolía adusta)* susceptible, selon les médecins de causer des crises de fureur et de folie[15].

Mais tous les Indiens ne sont pas cannibales et ne peuvent être reliés à des représentations de fureur cannibale/canine et caniculaire. Or, on observe que les autres peuples indiens, plus pacifiques, décrits par les cosmographes, sont aussi qualifiés de mélancoliques et se trouvent reliés à la mélancolie et à ses motifs.

Gonzalo Fernández de Oviedo (1535)

L'un des premiers à décrire les réalités américaines est Gonzalo Fernández (ou Hernández) de Oviedo. Sa *Natural historia de las Indias* (publiée pour la première fois à Séville en 1533) décrit les Indiens de l'île Hispaniola (territoire correspondant à l'actuelle Haïti et à la République Dominicaine) :

> Esta gente es de su natural ociosa y viciosa, e de poco trabajo, de melancólicos, e cobardes, viles e mal inclinados, mentirosos e de poca memoria, e de ninguna constancia. Muchos de

---

[13] COLÓN C., *Diario del primer viaje*, 4 de noviembre de 1492, dans Cristóbal COLÓN, *Textos y documentos completos,* éd. de Consuelo Varela, Madrid, Alianza Universidad, 1992, p. 131. Trad. : « Il comprit que loin de là, il y avait des hommes qui n'avaient qu'un œil et d'autres dotés de museaux de chien qui mangeaient leurs semblables, et qui, lorsqu'ils en capturaient un, l'égorgeaient, buvaient son sang et lui coupaient les parties génitales ».

[14] COLÓN C., *Diario del primer viaje*, 11 de diciembre de 1492, p. 158. Trad. : « car tous les habitants de ces îles craignent les Indiens Caniba, et Caniba ne signifie rien d'autre que les gens du Gran Khan / Chien, qui doit être très proche d'ici, ces gens ont des navires, ils viennent capturer les indiens de ces îles et comme les prisonniers ne reviennent pas, on croit qu'ils les mangent ».

[15] Pour des descriptions de la m*elancholia adusta* (également nommée *cholera adusta* ou *atrabilis*), voir par exemple : CHAULIAC G. DE, *La Grande Chirurgie*, éd. d'É. Nicaise, Paris, Félix Alcan, 1890, p. 132. VELÁSQUEZ A., *Libro de la melancholia*, Séville, Hernando Díaz, 1585, fol. 48r° et v° ; SANTA CRUZ A. DE, *Dignotio et cura affectuum melancholicorum*, Matriti, apud Thomam Iuntam, 1622, p. 3 et GARCÍA CARRERO P., *Disputationes medicae*, Compluti, ex officina Iusti Sanchez Crespo, 1605, p. 242-243.

> ellos, por su pasatiempo, se mataron con ponzoña por no trabajar, y otros se ahorcaron por sus propias manos[16].

Ce portrait relie l'Indien à la bile noire et aux principaux vices traditionnellement attribués au tempérament mélancolique : paresse, crainte, mensonge, bassesse, vilenie, tendance au suicide. On retrouve ici le lien traditionnel entre mélancolie, *acedia* et *desperatio*, mais on notera qu'il est infléchi dans une autre direction : l'Indien se suicide pour ne pas travailler, par paresse (et non par désespoir du salut). Dans cette description, l'Indien a tous les vices du tempérament mélancolique, mais aucune de ses qualités.

Fray Diego Durán (1570)

Le second texte qui nous intéresse est un manuscrit, achevé en 1570, du dominicain Fray Diego Durán, et intitulé *Libro de los ritos y ceremonias en las fiestas de los dioses y celebración dellas* (*Livre des rites et des cérémonies dans les fêtes célébrant les dieux*). Le projet officiel du texte (celui soumis aux autorités de censure) est de faire un descriptif des fêtes et des divinités indiennes afin de mieux lutter contre l'idolâtrie, comme l'explique Durán dans son prologue[17]. Mais en réalité, c'est l'ensemble de la société indienne que décrit notre moine dominicain : son organisation sociale, le système éducatif, les marchés et échanges commerciaux, les repas et les jeux rituels, les coutumes funéraires, le théâtre indien. Le prologue du *Libro de los ritos,* fait un portrait du peuple indien et attribue aux Indiens une complexion mélancolique et terrestre :

> Agora nazca esto de su miseria natural, agora de su complexión triste y melancólica y terrestre[18].

La mélancolie que Durán attribue à l'Indien n'est pas la mélancolie géniale qu'Aristote, dans le *Problème XXX,* 1, puis ensuite, en 1575, le médecin navarrais Huarte de San Juan attribuent aux hommes de génie. C'est une mélancolie qui se traduit par la crainte et la mesquinerie.

La crainte, la pusillanimité, la couardise (véritables traits distinctifs de la maladie et du tempérament mélancolique, selon les médecins) constituent d'ailleurs, selon Durán, des traits idiosyncrasiques de l'Indien :

> […] hay otra [razón] particular de parte de la condición de los indios, más que en otras naciones, por ser la gente más mísera y menos osada a dejar su modo y costumbres y cerimonias que el mundo tiene, que aunque crean y claramente vean que es engaño y falsedad

---

[16] FERNÁNDEZ DE OVIEDO G., *Historia general y natural de las Indias*, *op. cit.*, Première partie, Livre III, chap. 6, p. 67. Trad. : « Ces gens sont par nature paresseux et vicieux, peu enclins au travail, ils sont mélancoliques, couards, vils, inclinés au mal, menteurs, de peu de mémoire et d'aucune constance. Beaucoup d'entre eux se sont suicidés avec du poison pour ne pas travailler et certains se sont pendus ».

[17] DURÁN D., *Libro de los ritos y ceremonias*, dans *Historia de las Indias de Nueva España,* éd. cit., I, p. 3 : « Hame movido, cristiano lector, a tomar esta ocupación de poner y contar por escrito las idolatrías antiguas y religión falsa con que el demonio era servido, antes que llegase a estas partes la predicación del santo Evangelio, el haber entendido que los que nos ocupamos en la doctrina de los indios nunca acabaremos de enseñarles a conocer el verdadero Dios, si primero no fueran raídas y borradas totalmente de su memoria las supersticiones, cerimonias, y cultos falsos de los falsos dioses que adoraban, de la suerte que no es posible darse bien la sementera del trigo y los frutales en la tierra montuosa y llena de breñas y maleza, si no estuvieren primero gastadas todas las raíces y cepas que ella de su natural producía ».

[18] *Ibid*, I, p. 5. Trad. : « Cela peut s'expliquer soit par leur mesquinerie naturelle, soit par leur complexion triste, mélancolique, et terrestre ».

lo que creían en el tiempo de la gentilidad, con todo eso, el temor y cobardía natural les hace no arrojarse a dejallo[19].

Martín de Murúa (1613)

Le troisième texte qui nous intéresse est celui de Fray Martín de Murúa. Il s'agit de son *Historia general del Perú* (1613), et plus précisément du chapitre 4 du Livre II, consacré aux Incas :

> Son los indios, por la mayor parte, perezosos y que si no es por fuerza o gravísima necesidad no echarán mano a darse al trabajo; tristes, melancólicos, cobardes, flojos, mal inclinados, mentirosos, ingratos a quien les hace bien, de poca memoria y de ninguna firmeza en cosa que tratan, y algunos hay ladrones y embaidores, y en general todos dados a supersticiones y hechicerías, abusiones, entregados totalmente a dos vicios, lujuria y embriaguez[20].

On retrouve ici les traits les plus péjoratifs du tempérament mélancolique, tel que le décrit, par exemple, Fadrique Furió Ceriol : le mensonge, la couardise, la traîtrise, la tendance à la superstition, ainsi que d'autres traits plus anciens, comme le lien entre mélancolie et luxure ou la relation entre la mélancolie et le vin, qui sont tous deux évoqués dans le *Problème XXX,* 1 d'Aristote.

Plus loin, au chapitre 3 du livre III (consacré à la Vice-Royauté du Pérou), Murúa insiste de nouveau sur le tempérament mélancolique de l'Indien, énumérant les vices codifiés et propres à ce tempérament (luxure, mensonge, paresse, traîtrise, ingratitude) qui, selon lui, caractérisent les indigènes :

> La condición, en general, de los indios es triste y melancólica, inclinada al vicio de la lujuria notablemente, y al comer y beber hasta perder el juicio. Son por la mayor parte mentirosos, sin traza algunas vezes, y otras, con tanto artificio que exceden a los más sutiles ingenios de los españoles ; flemáticos, ingratos, no reconociendo el bien que los hacen (…). Son, por lo más ordinario, miserables y, en conclusión, a cualquiera cosa de virtud y trabajo los han de llevar, más por mal y miedo que por bien ni premio[21].

---

[19] *Ibid,* I, p. 4. Trad. : « […] il y a une autre raison particulière au caractère des Indiens, et qui est chez eux plus marquée que chez les autres nations, c'est qu'ils sont la nation la plus mesquine et la moins courageuse du monde quand il s'agit d'abandonner leur mode de vie et leurs coutumes car, même lorsqu'ils constatent que leurs rites païens sont une erreur, malgré tout cela, leur crainte et leur couardise naturelles les empêchent de les abandonner ».

[20] MARTÍN DE MURÚA FR., *Historia general del Perú*, éd. cit., Livre II, chap. 4, p. 351. Trad. : « Les Indiens sont, pour la plupart, paresseux et ils ne se mettront au travail que sous la contrainte ou en raison d'une nécessité extrême ; ils sont tristes, mélancoliques, couards, indolents, inclinés au mal, menteurs, ingrats, ils ont peu de mémoire et n'ont aucune intégrité, certains sont voleurs et traîtres, et en général, tous versent dans la superstition, la sorcellerie, l'idolâtrie, et s'adonnent entièrement à deux vices, la luxure et l'ivresse ».

[21] *Ibid*., Livre III, chap 3, p. 470. Trad. : « Le caractère des Indiens est généralement triste et mélancolique, incliné notamment au vice de la luxure, et aux excès en matière de nourriture et de boisson. Ils sont pour la plupart menteurs, parfois sans malice, mais parfois avec un tel artifice qu'ils surpassent en cela les plus subtils esprits des Espagnols ; ils sont indolents, ingrats, ne reconnaissent pas le bien qu'on leur fait […]. Ils sont le plus souvent mesquins et, en conclusion, si on veut les conduire vers la vertu et le travail, il faut davantage employer la menace et la punition, que le bien et la récompense ».

Un réseau de correspondances intertextuelles : l'Indien paresseux, cruel et « terrestre »

Ces textes entrent en résonance avec d'autres discours, qui décrivent les Indiens comme un peuple paresseux, cruel et « terrestre » (les reliant ainsi à la terre, élément mélancolique) et qui attribuent aux Indiens tous les vices du tempérament mélancolique.

En 1525, le discours que le dominicain Tomás Ortiz adresse au Conseil de Indes (retranscrit dans la chronique de l'historien Pedro Mártir de Anglería) souligne que « son traidores, crueles y vengativos que nunca perdonan. Inimicísimos en religión. Son haraganes, ladrones ; son de juicios muy terrestres y bajos[22] ».

Un *topos* revient avec insistance, celui de l'Indien paresseux. Or, la paresse est, par excellence, l'un des vices mélancoliques et la mélancolie se superpose et se mêle, dans les discours des moralistes, à l'*acedia* et à la *pigritia*[23]. Ce motif apparaît même chez Bartolomé de las Casas, pourtant grand défenseur des Indiens, en 1555 : « ninguna gente del mundo jamás se vio tan ociosa, inútil y holgazana[24] ». En 1576, José de Acosta cultive aussi la représentation de l'Indien paresseux et indolent :

> El objetivo más importante ha de ser cortar de raíz con la mayor diligencia la indolencia y ociosidad de los pueblos indios. Son vicios a los que están consagrados por naturaleza, que les embotan todo sentimiento de vida humana y los aprisionan fuertemente en las redes del desenfreno y de la torpeza sexual[25].

Tous ces textes réactivent dans l'Indien le vieux portrait des enfants de Saturne (paresseux, voleurs, misérables) largement présent dans les manuels d'astrologie du XVe au XVIIe siècle, ainsi que les anciennes représentations de l'*acedia*, avec ses différentes ramifications : paresse, indolence, absence de volonté.

Les implications de ces discours

Sous la plume des auteurs espagnols, l'attribution du tempérament mélancolique à l'Indien se teinte toujours d'une nuance de blâme.

Tous ces discours attribuent à l'Indien la « mauvaise » mélancolie et non la mélancolie qui est associée à la supériorité intellectuelle. En effet, au XVIe et au XVIIe siècle, la mélancolie – qui intègre l'image négative, pathologique, qu'en donne le discours galénique aussi bien que la représentation positive issue des *Problèmes* d'Aristote et réactivée par le médecin Juan Huarte de San Juan – est une notion assez large et ambiguë pour englober une ample polysémie, allant de la paralysie hébétée au génie. Mais la mélancolie que l'on attribue à l'Indien est la mélancolie sous son aspect le plus noir : reliée à la bassesse, à la stérilité et à la vilenie des enfants de Saturne, elle est paresse, nonchalance, mesquinerie, couardise.

---

[22] MÁRTIR DE ANGLERÍA P., *Décadas del Nuevo Mundo,* Buenos Aires, Bajel, 1944, p. 519. Trad. : « ils sont traîtres, cruels, vindicatifs, et ne pardonnent jamais. Très hostiles en matière de religion. Ils sont paresseux, voleurs et leur esprit est très bas et terrestre ».

[23] Sur ce point, voir HERSANT Y., « Acedia » *Le Débat. Histoire, politique et société*, n° 29 (1984), p. 44-48 ; PANOFSKY E., KLIBANSKY R., ET SAXL F., *op. cit*.

[24] LAS CASAS B. DE, *Historia de las Indias,* éd. d'A. Millares Carlo, Mexico, FCE, 1981, p. 463. Trad. : « on n'a jamais vu peuple au monde qui soit aussi oisif, inutile et paresseux »

[25] ACOSTA J. DE, *De procuranda Indorum Salute*, éd de Luis Pereña *et alii,* Madrid, CSIC, 1984, p. 543. Trad. : « Il faut éliminer radicalement et avec la plus grande diligence l'indolence et la paresse des peuples indiens. Ce sont des vices auxquels ils sont prédestinés par nature, qui annihilent tout sentiment humain, et qui les emprisonnent avec force dans les filets de la luxure et de la dépravation ».

Tous les textes établissent également un lien entre mélancolie et paresse, recyclant ainsi d'anciennes représentations (plus spécifiquement, celles qui relient la mélancolie à l'*acedia*). Dans tous les cas, le tempérament mélancolique de l'Indien est coloré de connotations péjoratives et on ne peut que souligner l'infléchissement réprobateur de ce discours.

On notera également que toutes ces descriptions sont puissamment imprégnées et infléchies par la tradition, les *auctoritates*, les pré-textes. Tous les discours sur l'Indien révèlent le poids et la prégnance d'anciennes représentations : la théorie humorale et les descriptions codifiées du tempérament mélancolique ; le portrait de l'enfant de Saturne issu du discours astrologique ; les liens entre la mélancolie et les péchés d'*acedia*, *pigritia* et *desperatio* et, enfin, dans le cas de l'Indien cannibale, le discours médical reliant la mélancolie à la rage et les représentations associant la mélancolie au cannibalisme, à travers le thème iconographique de Saturne dévorant ses enfants. Habités par l'intertextualité, tous ces textes révèlent des liens avec d'autres discours et une interpénétration des savoirs. On aborde le nouveau, mais avec des catégories anciennes. Appelés à décrire un univers nouveau, ces textes révèlent une dialectique entre ouverture au monde et conservation des héritages qui se résout définitivement en faveur d'une permanence des représentations, qui sont à la fois maintenues, réitérées et manipulées (puisque seule la face noire de la mélancolie est attribuée à l'Indien) dans le but de légitimer la domination coloniale.

Tous ces textes révèlent également l'importance de l'imaginaire et de ses stratégies, en particulier celle du déplacement, le transfert d'images et de représentations. Autour du thème de l'Indien mélancolique se développe en effet un tissu d'images et d'analogies. La mélancolie convoque les images de l'obscurité, du noir, de la nuit, interprétée symboliquement comme nuit de l'esprit, folie, bêtise, erreur de ceux qui refusent la vraie foi pour se complaire dans l'idolâtrie. La couleur sombre de la peau et de la bile noire induit une noirceur morale ou du moins, un tempérament naturellement porté aux vices. Le corps basané de l'Indien (caractéristique du tempérament mélancolique) entre dans une dialectique entre ombre et lumière où le teint sombre se dote d'une valeur symbolique (on pourra rappeler à ce sujet l'exemple bien connu des vases de l'Antiquité grecque, où les Grecs se représentent dotés d'un corps blanc tandis que les ennemis, les Barbares, se voient attribuer un corps foncé) : la bile noire qui domine le corps de ces peuples est erreur, offuscation de l'esprit, ignorance, incapacité à s'élever, mais aussi malfaisance, perfidie, vilenie et noirceur de l'âme.

Enfin, et c'est une évidence que de le dire, toutes ces représentations expriment l'infériorité de l'Indien. L'attribution à l'Indien d'un tempérament mélancolique volontairement infléchi vers ses aspects les plus noirs permet aux auteurs d'affirmer la supériorité de leur nation et de justifier sa domination sur les Indiens.

On notera enfin que ces descriptions s'inscrivent dans une tradition textuelle antérieure à la découverte des Indes : attribuer la mélancolie à l'Autre est un motif ancien, qui apparaît déjà dans des textes qui évoquent des réalités antérieures ou extérieures à la découverte des Indes. Ainsi Bodin affirme dans le *Cinquième livre de la République* la nature mélancolique des peuples du Sud et, notamment, des Espagnols :

> A quoy on peut juger, comme en beaucoup d'autres marques, la naturel de l'Espagnol, qui pour estre beaucoup plus Meridional, est plus froid, plus melancholic, plus arresté, plus contemplatif, et par consequent plus ingenieux que le François, qui de son naturel ne peut s'arrester à contempler, et se tenir coy, pour estre bilieux et cholere, ce qui le rend plus actif, prompt et diligent [...]. Aussi tous les ans il en passe un nombre infini en Espagne, comme j'ay veu [...] pour y bastir, planter, défricher les terres et faire tous ouvrages de main, que

> l'espagnol ne sçauroit faire, et quasi plutost mourroit de faim, tant il est paresseux, et pesant aux actions[26].

Bodin applique ici à l'Espagnol la même description qu'Oviedo, Durán, Murúa font de l'Indien : mélancolique, paresseux, indolent, refusant le travail. On est toujours l'Indien (et le mélancolique) de quelqu'un d'autre.

Quelle est, finalement, la « fabrique du savoir » mise en place par ces discours ? Les textes consacrés aux Indes Occidentales transportent les regards sur des phénomènes neufs et, en l'occurrence, des peuples neufs. Mais le Nouveau Monde n'y suscite pas véritablement de nouvelles visions du monde, il tend le miroir de l'inconnu au vieil imaginaire. Celui-ci se déploie dans la description de ce nouvel univers. La perception des réalités nouvelles se fait à travers le filtre des anciennes représentations.

On plonge dans l'inconnu, mais c'est pour y retrouver le familier. La démarche consistant à aller vers l'Autre (et vers l'autre Monde) se résout en un retour sur soi, sur les vieilles identités. Ces analyses révèlent, d'une part, une relative imperméabilité à l'Autre, à la nouveauté (appréhendée à travers des catégories anciennes) et d'autre part, la richesse informative que la description de l'Autre, et du monde, livre, non tant sur son objet, que sur le sujet qui la fait.

[26] Jean Bodin, *Les Six Livres de la République*, éd. cit., vol. 5, p. 25-26.